

Le nouvel Observateur

Semaine du jeudi 16 décembre 2004 - n° 2093

Deux livres de Michaël Ferrier

Tokyo blues

Michaël Ferrier est un original : né en Alsace, il revendique une grand-mère indienne, un grand-père mauricien, une enfance au Tchad et à l'île de la Réunion, des études à Saint Malo et à Paris. Il n'est pas étonnant alors qu'il ait choisi, pour faire son service militaire, le Japon, précisément l'Institut franco-japonais de Kyoto où il révéla aux étudiants nippons « *la langue de Molière et de Louis Vuitton* ». Cela fait maintenant dix ans que ce professeur vit à Tokyo où il enseigne à l'université la littérature française et la méthodologie de la dissertation : « *Pour un Japonais, faire une dissertation équivaut pour nous à écrire un haïku en japonais...* », explique-t-il, lui qui a appris à lire « *l'étrange peuple des kanjis* », ces idéogrammes qu'il sait tracer dans un seul souffle, celui même de la vie.

Tout cela ne suffit pas à Michaël Ferrier : cet automne, il publie à un mois d'intervalle ses deux premiers livres : *Kizu*, suivi de *Tokyo, petits portraits de l'aube*. Un récit et un roman où ce « *gaijin* » (étranger) au diapason du pays, dépeint son Tokyo, kaléidoscopique, décalé et poétique - « *une chanson grise, où l'indécis au précis se joint* ». Une ville aux registres pluriels - fluide et organisée en surface, fougueuse et syncopée dans ses bas-fonds. Beaucoup d'habitants, y apprend-t-on, passent des journées entières sous terre, « *entre la chouette et le rat* ». Parmi eux, des noctambules « *rieurs, buveurs et lézards un peu rebelles* ». Sous l'effet du saké, de la fumée et des paroles, ils avancent, ombres mouvantes, dans la nuit qui court jusqu'à l'aube. Or, c'est au tout petit matin que l'on connaît le mieux les

gens, estime l'auteur. « *Entré dans le temps de ce pays* », Michaël Ferrier applique à ces compagnons de virées le même traitement que l'on utilise pour apprécier le grain de riz dont on fait le meilleur saké : il faut savoir en décortiquer les différentes enveloppes avant d'en atteindre le cœur.

Plus inquiétant, angoissant même, est *Kizu*, récit dont le titre signifie « blessure ». Mais il évoque aussi bien la fissure, la fêlure, la faille que la lézarde, animal vert et ondoyant qui peut en jaillir à tout moment. Le narrateur, un Japonais, constate que des événements minuscules ont lézardé peu à peu l'édifice de son existence, anéantissant l'une après l'autre, les repères de sa vie. Quand las de scruter l'effritement de sa demeure, d'observer les lézardes qui envahissent son jardin, il fait appel à Alerte Fissures Inc., entreprise déterminée à mettre fin à ses tracasseries, le monde s'écroule. L'archipel oscille entre typhon et tremblements, entre cauchemar et cafard. Tokyo est agité de violentes secousses - comme l'actualité vient de le montrer. Pour l'heure, les entrailles de la terre vibrent sans discontinuer. « *La nature, même dans sa sauvagerie, garde une dignité à laquelle les hommes, même dans leurs triomphes, ne peuvent prétendre* », s'exalte l'étonnant Michaël Ferrier.

Ruth Valentini

***Kizu* par Michaël Ferrier, Arléa, 80 p., 12 euros.**

***Tokyo - petits portraits de l'aube*, Gallimard, 120 p., 10,50 euros.**